



POESIE ET EXIL

Anthologie de l'espoir

2022

***« Pour que les mots tonnent plus fort que les bombes,
Pour que les mots continuent à tonner,
Pour que les maux eux cessent. »***



TEXTE 1

Le droit incarné, c'est le citoyen ; le droit couronné, c'est le législateur. Les républiques anciennes se représentaient le droit assis dans la chaise curule, ayant en main ce sceptre, la loi, et vêtu de cette pourpre, l'autorité. Cette figure était vraie, et l'idéal n'est pas autre aujourd'hui. Toute société régulière doit avoir à son sommet le droit sacré et armé, sacré par la justice, armé de la liberté.

Dans ce qui vient d'être dit, le mot force n'a pas été prononcé. La force existe pourtant ; mais elle n'existe pas hors du droit ; elle existe dans le droit.

Qui dit droit dit force.

Qu'y a-t-il donc hors du droit ?

La violence.

Il n'y a qu'une nécessité, la vérité ; c'est pourquoi il n'y a qu'une force, le droit. Le succès en dehors de la vérité et du droit est une apparence. La courte vue des tyrans s'y trompe ; un guet-apens réussi leur fait l'effet d'une victoire, mais cette victoire est pleine de cendre ; le criminel croit que son crime est son complice ; erreur ; son crime est son punisseur ; toujours l'assassin se coupe à son couteau ; toujours la trahison trahit le traître ; les délinquants, sans qu'ils s'en doutent, sont tenus au collet par leur forfait, spectre invisible ; jamais une mauvaise action ne vous lâche ; et fatalement, par un itinéraire inexorable, aboutissant aux cloaques de sang pour la gloire et aux abîmes de boue pour la honte, sans rémission pour les coupables, les Dix-huit Brumaire conduisent les grands à Waterloo et les Deux-Décembre traînent les petits à Sedan.

Quand ils dépouillent et découronnent le droit, les hommes de violence et les traîtres d'état ne savent ce qu'ils font.

Victor Hugo

Ce que c'est que l'exil, 1. Novembre 1875.



TEXTE 2

Si je pouvais voir, ô patrie,
Tes amandiers et tes lilas,
Et fouler ton herbe fleurie,
Hélas !

Si je pouvais, - mais, ô mon père,
O ma mère, je ne peux pas, -
Prendre pour chevet votre pierre,
Hélas !

Dans le froid cercueil qui vous gêne,
Si je pouvais vous parler bas,
Mon frère Abel, mon frère Eugène,
Hélas !

Si je pouvais, ô ma colombe,
Et toi, mère, qui t'envolas,
M'agenouiller sur votre tombe,
Hélas !

Oh ! vers l'étoile solitaire,
Comme je lèverais les bras !
Comme je baiserais la terre,
Hélas !

Loin de vous, ô morts que je pleure,
Des flots noirs j'écoute le glas ;
Je voudrais fuir, mais je demeure,
Hélas !

Pourtant le sort, caché dans l'ombre,
Se trompe si, comptant mes pas,
Il croit que le vieux marcheur sombre
Est las.

Victor Hugo

« Exil », in *Les Quatre vents de l'esprit*, Gallimard. 18 juillet 1870.

TEXTE 3

Ici l'hiver n'a pas de prise,
Ici les bois sont toujours verts ;
De l'Océan, la fraîche brise
Souffle sur les mornes déserts,
Et si profond est le silence
Que l'insecte qui se balance
Trouble seul le calme des airs.

Le soir, sur ces lointaines plages,
S'élève parfois un doux chant :
Ce sont de pauvres coquillages
Qui le murmurent en s'ouvrant.
Dans la forêt, les lauriers-roses,
Les fleurs nouvellement écloses
Frissonnent d'amour sous le vent.

Viens en sauveur, léger navire,
Hisser le captif à ton bord !
Ici, dans les fers il expire :
Le baigne est pire que la mort.
En nos cœurs survit l'espérance,
Et si nous revoyons la France,
Ce sera pour combattre encor !

Voici la lutte universelle :
Dans l'air plane la Liberté !
A la bataille nous appelle
La clameur du déshérité !...
... L'aurore a chassé l'ombre épaisse,
Et le Monde nouveau se dresse
A l'horizon ensanglanté !

Louise Michel

« Souvenirs de Calédonie » ou « Le Chant des Captifs », Gallimard. 1887.

TEXTE 4

Mal du pays ! Tocard, ce mal
Démasqué il y a longtemps !
Il m'est parfaitement égal
Où me trouver parfaitement

Seule, sur quels pavés je traîne,
Cabas au bras jusque chez moi,
Vers la maison, - plutôt caserne ! -
Qui ne sait pas qu'elle est à moi.

Il m'est égal à qui paraître
Lion en cage, - devant quels gens,
Et de quel milieu humain être
Expulsée - immanquablement -

En moi-même, dans l'isolement
Du cœur. Mal vivre - qu'importe où,
Où - m'avilir, moi, ours polaire
Sans sa banquise, je m'en fous !

Même ma langue maternelle
Aux sons lactés - je m'en défie.
Il m'est indifférent en quelle
Langue être incomprise et de qui !

(Du lecteur, du glouton de tonnes

De presse, - abreuvoir de potins...)
Vingtème siècle, c'est ton homme !
Avant tout siècle - moi, je vins !

Bûche abandonnée sur les dalles
D'une allée, durcie de partout,
Tout m'est égal, les gens se valent,
Et peut-être par-dessus tout -

Égal : ce qui fut le plus cher.
De moi ont disparu d'un coup
Tous signes, dates et repères :
Une âme née on ne sait où.

Mon pays a si peu pris garde
À moi que le plus fin limier,
Sur mon âme - de long en large,
Ne verra rien de familial !

Temple ou maison : vide, personne...
Tout m'est égal, rien à parier.
Mais si sur le chemin buissonne
Un arbre, et si c'est - un sorbier...

Marina Tsvétaïéva.

« Le Mal du Pays » in *Le ciel brûle*
Poésie/Gallimard. 1934.



TEXTE 5

Quand je mourrai, enterrez-moi
Dans une tombe au milieu de la steppe
De ma chère Ukraine,
De façon que je puisse voir l'étendue des champs,
Le Dniéper et ses rochers,
Que je puisse entendre
Son mugissement puissant.

Et quand il emportera de l'Ukraine
Vers la mer bleue
Le sang des ennemis, alors
Je quitterais les prairies et les montagnes
Et m'envolerai
Vers Dieu lui-même
Pour lui offrir mes prières
Mais jusque-là
Je ne connais pas de Dieu !

Enterrez-moi et debout !
Brisez vos fers,
Et arrosez du sang impur des ennemis
La liberté !
Puis, dans la grande famille,
La famille nouvelle et libre,
N'oubliez pas d'accorder à ma mémoire
Une bonne parole !

Taras Chevtchenko

« Le Testament », in *Poèmes*, Wikisource, Vers 1860. Traduction anonyme.



TEXTE 6

Peu m'importe
De vivre ou non en Ukraine.
Que l'on se souviennne de moi ou que l'on m'oublie,
De moi dans ces neiges étrangères.
Cela m'importe peu.
En captivité, j'ai grandi avec des étrangers,
Sans que les miens ne me pleurent,
En captivité, en pleurant, je mourrai
Et j'emporterai tout avec toi
Ne laissant même pas une seule petite trace
Dans notre glorieuse Ukraine,
La nôtre – qui n'est plus notre propre terre.
Et le père dans ses souvenirs,
Le père ne dira pas à son fils : « Prie,
Prie, mon fils : pour l'Ukraine
Il fut torturé jadis. »
Peu m'importe, si demain,
Si ce fils priera, ou non...
Mais ce qui m'importe réellement
C'est de constater qu'un ennemi ignoble
Endort, dérobe et consume l'Ukraine
La volant et la violant ...
Ô, comme cela m'importe !

Taras Chevtchenko

« Peu m'importe ! », in *Poèmes*, Wikisource, Vers 1845. Traduction de l'Ukrainien par Jacky Lavauzelle



TEXTE 7

Mon cher dieu, le désastre est de retour !
Tout était serein, tout était si calme ;
Nous avions commencé à briser
Nos chaînes d'esclaves.
Tout s'est arrêté ! ... Il a coulé
Le sang du peuple ! Les bandits couronnés
Comme des chiens se battant pour un os,
S'étripent à nouveau.

Taras Chevtchenko

« Le Désastre », in *Poèmes*, Wikisource, Vers 1841. Traduction de l'Ukrainien par Jacky Lavauzelle

TEXTE 8

AUTOBIOGRAPHIE

Je suis né en 1902

Je ne suis jamais revenu dans ma ville natale

Je n'aime pas les retours.

À l'âge de trois ans à Alep, je fis profession de petit-fils de pacha

à dix-neuf ans, d'étudiant à l'université communiste de Moscou

à quarante-neuf ans à Moscou, d'invité du Comité central,

et depuis ma quatorzième année, j'exerce le métier de poète.

Il y a des gens qui connaissent les diverses variétés de poissons moi celles des séparations.

Il y a des gens qui peuvent citer par cœur le nom des étoiles, moi ceux des nostalgies.

J'ai été locataire et des prisons et des grands hôtels,

J'ai connu la faim et aussi la grève de la faim et il n'est pas de mets dont j'ignore le goût.

Quand j'ai atteint trente ans on a voulu me pendre,

à ma quarante huitième année on a voulu me donner le Prix mondial de la Paix et on me l'a donné.

Au cours de ma trente-sixième année, j'ai parcouru en six mois quatre mètres carrés de béton.

Dans ma cinquante-neuvième année j'ai volé de Prague à La Havane en dix-huit heures.

Je n'ai pas vu Lénine, mais j'ai monté la garde près de son catafalque en 1924.

En 1961 le mausolée que je visite, ce sont ses livres.

On s'est efforcé de me détacher de mon Parti

ça n'a pas marché

Je n'ai pas été écrasé sous les idoles qui tombent.

En 1951 sur une mer, en compagnie d'un camarade, j'ai marché vers la mort.

En 1952, le cœur fêlé, j'ai attendu la mort quatre mois allongé sur le dos.

J'ai été fou de jalousie des femmes que j'ai aimées.

Je n'ai même pas envié Charlot pour un iota.

J'ai trompé mes femmes

Mais je n'ai jamais médité derrière le dos de mes amis.

J'ai bu sans devenir ivrogne,

Par bonheur, j'ai toujours gagné mon pain à la sueur de mon front.

Si j'ai menti c'est qu'il m'est arrivé d'avoir honte pour autrui,

J'ai menti pour ne pas peiner un autre,

Mais j'ai aussi menti sans raison.



J'ai pris le train, l'avion, l'automobile,
la plupart des gens ne peuvent les prendre.
Je suis allé à l'opéra
la plupart des gens ne peuvent y aller et en ignorent même le nom,
Mais là où vont la plupart des gens, je n'y suis pas allé depuis 1921 :
à la Mosquée, à l'église, à la synagogue, au temple, chez le sorcier,
mais j'ai lu quelquefois dans le marc de café.

On m'imprime dans trente ou quarante langues
mais en Turquie je suis interdit dans ma propre langue.

Je n'ai pas eu de cancer jusqu'à présent,
On n'est pas obligé de l'avoir
je ne serai pas Premier ministre, etc.
et je n'ai aucun penchant pour ce genre d'occupation.

Je n'ai pas fait la guerre,
Je ne suis pas descendu la nuit dans les abris,
Je n'étais pas sur les routes d'exode, sous les avions volant en rase-mottes,
mais à l'approche de la soixantaine je suis tombé amoureux.
En bref, camarade,
aujourd'hui à Berlin, crevant de nostalgie comme un chien,
Je ne puis dire que j'ai vécu comme un homme
mais le temps qu'il me reste à vivre,
et ce qui pourra m'arriver
qui le sait ?

Nâzim Hikmet

« Autobiographie », poème écrit le 11 septembre 1961 à Berlin-Est, extrait de *C'est un dur métier* que l'exil, traduit du Turc par Charles Dobzynsky, Edition le Temps des Cerises.

TEXTE 9

nous les orphelins
nous portons plainte contre le monde :
on a abattu notre branche
et jeté dans le feu -
de nos protecteurs on a fait du bois pour se chauffer -
nous les orphelins reposons dans les champs de la solitude.
nous les orphelins
nous portons plainte contre le monde :
dans la nuit nos parents jouent à se cacher de nous -
derrière les draperies de la nuit
leurs visages nous regardent,
parlent leurs bouches :
bois mort nous fûmes dans la main d'un bûcheron -
mais nos yeux sont devenus des yeux d'ange
et vous regardent,
à travers les noires draperies de la nuit
ils vous voient -
nous les orphelins
nous portons plainte contre le monde :
pierres avons nous maintenant pour jouets
pierres qui ont des visages, visages de père et mère
elles ne se fanent pas comme les fleurs, elles ne mordent pas comme les bêtes -
et elles ne brûlent pas comme du bois mort, quand on les jette dans le four -
nous les orphelins
nous portons plainte contre le monde :
monde pourquoi as-tu pris nos tendres mères
et les pères qui disent : mon enfant comme tu me ressembles !
nous les orphelins nous ne ressemblons plus à personne au monde !
Ô monde
nous portons plainte contre toi !

(Chœurs d'après minuit)

Nelly Sachs

« Chœurs des orphelins » in *Brasiers d'énigmes et autres poèmes*, Traduction Antoine Raybaud, Edition Denoël, 1977.



TEXTE 10

Je suis si seul parfois, je suis si seul
et même si pauvre et si triste ! Si oublié !
Voilà comment j'aimerais demander l'aumône
sur mes plages natales, au long de mes campagnes.
Donnez à celui qui revient un petit bout
de lumière tranquille, un ciel paisible. S'il vous plaît,
la charité ! Vous ne savez plus qui je suis...
Et je vous demande si peu... Donnez-moi quelque chose.

Rafael Alberti

« Je suis si seul » in D'Espagne et d'ailleurs, Traduction par Claude Couffon,
Edition Le Temps des Cerises. 1931.



TEXTE 11

Je sais Cicéron en latin
Comme le Berbère saint Augustin
J'ai connu dans sa langue Socrate
Et de même les discours d'Isocrate

J'aime le français troubadour
D'Eléonore et de sa cour
Même quand je rêve d'Arabie
La voix de Rimbaud me poursuit

Mais dans l'abîme de ma mémoire
Berceuses légendes ou désespoirs
S'est perdu le chant de ma langue
Comme un songe d'été sous les mangues

Défilent en mille rébus
Hordes de zèbres et de zébus
Les mots anciens de mes ancêtres
En arabesques sont leur lettre

Sans voix où palpite mon sang
A quoi bon faire le chien savant
Avec des autres les conquêtes
Je n'ai jamais ri à leurs fêtes

Au zénith de mon exil
Sous un soleil hiéroglyphe
Ardent comme le corail du Rif
Brûlent nos poèmes de l'an mil

Je sais Cicéron en latin
Comme le Berbère saint Augustin
Désormais nos trésors mandarins
Ce sont les cris des crève-faim

La beauté partout souveraine
Ses racines seules incendiaires.

Assia Djebar

« L'Exilé », in *Poèmes pour l'Algérie heureuse*, édition L'Harmattan, 1963.



TEXTE 12

Dans le bruit d'une ville sans âme
j'apprends le dur métier du retour
Dans ma poche crevée
je n'ai que ta main
pour réchauffer la mienne
tant l'été se confond avec l'hiver
Où s'en est allé, dis-moi
le pays de notre jeunesse ?

Ô comme les pays se ressemblent
Et se ressemblent les exils
Tes pas ne sont pas de ces pas
Qui laissent des traces sur le sable
Tu passes sans passer

Abdellatif Laâbi

Extrait du *Spleen de Casablanca*, édition la Différence, 1996.



TEXTE 13

Je suis de là-bas,
J'ai des souvenirs.
Je suis né comme naissent les gens.
J'ai une mère et une maison pleine de fenêtres.
J'ai des frères, des amis et une prison avec une fenêtre frisquette.
J'ai une vague que les mouettes ont dérobée.
J'ai mon paysage favori.
J'ai un chaume, une lune au bord extrême du mot,
de la nourriture pour les oiseaux et un olivier immortel.
Je suis venu sur terre avant que les épées ne touchent un corps et en fassent un festin.
Je suis de là-bas.
Je rends le ciel à sa mère quand il pleure pour elle et moi je pleure pour que le nuage
me reconnaisse à son retour.
Pour rompre les règles j'ai appris tous les mots appropriés à la justice de sang.
J'ai tout appris de la langue, je l'ai démêlée pour former un seul mot : patrie.

Mahmoud Darwich

« Je suis de là-bas » in Plus rares sont les roses, traduit par l'auteur, Unesco, 1989.

TEXTE 14

Quand j'aurai rendu visite aux hommes du monde entier,
Quand à travers leurs mots, leurs chants, leurs plaintes
j'aurai partout passé, ayant comme laissez-passer
Après d'eux tous ma fatigue et mon effort de nuit et de jour,

Quand, pour comprendre un mot de plus d'un frère éloigné,
J'aurai donné mes aurores, mon sommeil, mes songes pendant dix années

(Que fait-il en Chine, cet homme-là
Et celui-là que fait-il dans l'Arabie ?
Qu'ont-ils fait dans tous les temps, dans tous les pays ?),

...

Lorsque j'aurai servi les plus grands de tous,
Pouchkine, Ady, Fröding, Imroulquaïs, Tou Fou,
Essenine, Maïakovski, Palamas,

Lorsque j'aurai vécu sans sommeil, sans lit,

Je déboucherai sur un grand désert,
Sans personne,
N'ayant plus que moi-même ;
Je devrai m'expliquer avec les étoiles,
M'en aller tout petit sous la grande clarté de la nuit,
Très âgé,
Comme un qui a traversé les pays et les âges.

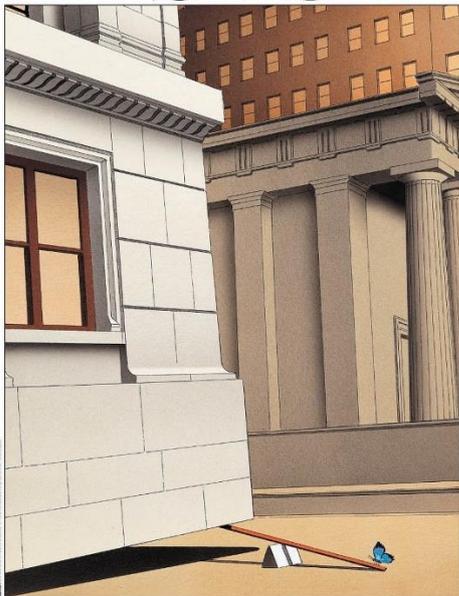
Mais je me sentirai jeune de toute la terre traversée, aimée,
J'aurai pour m'apaiser toute la terre consolée.

Armand Robin

L'Homme qui fit tous les tours in *Le cycle du pays natal*, Edition La part commune, 2010.

Pour aller encore plus loin...

L'ESPOIR



La poésie commence par un rêve et finit par une libération.
LE PRINTEMPS DES POÈTES DU 8 AU 14 MARS 2004
01 53 800 800
www.printempsdespoetes.com



PIERRE SOULAGES

LE COURAGE

PRINTEMPS DES POÈTES / 22^e

PRINTEMPS
DES
POÈTES

7 / 23 MARS 2020



CNI

musee soulages
BOULOGNE

FRANCE
CULTURE

ATHÈNES
CULTURE

BNF
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

INROCKUPIBLES

CRÉDIT LYONNAIS
BACARDI

